

—Tenez, monsieur le curé, le v'là encore votr' journal ; ce journal qui contrarie toutes vos digestions ! Est-ce qu'on devrait lire tant que cela le journal ! Je vous demande un peu tous les jours le journal ! Comme s'il pouvait y avoir des nouvelles fraîches tous les jours ! Ça n'a pas de nom !

M. le curé prit tranquillement le journal, en souriant :

—Allons donc, Sophie, plus doucement, voilà vingt-cinq ans que vous dites la même chose.

—Si je dis toujours la même chose, c'est parce que c'est tous les jours la même chose, et je vois bien que de lire votre journal, cela nuit à votre santé.

—Eh bien, Sophie, qu'est-ce que cela vous fait ?

—Ça me fait ? ça me fait ? que si vous vouliez être un saint, sauf votr' respect vous ne devriez ni priser, ni lire votre journal.

—Pourquoi cela, ma bonne Sophie ?

—Parce que ce sont là deux vilains défauts, et je suis bien sûr que saint Pierre, votr' patron, et peut-être aussi saint Paul, ne devaient point priser et savaient se priver de journal.

—Ils s'en privaient !... Ah ! parbleu je le crois bien, s'écria le bon prêtre en riant ; on n'avait encore inventé de leur temps, ni le tabac, ni les journaux !... Mais, c'est égal, Sophie, vous avez tout de même raison, au fond, laissez-moi seulement terminer mon abonnement, et puis, nous verrons après.

Satisfaite par cette concession morale, Sophie s'éloigna en grognant, et M. le curé, mettant ses lunettes, s'assit dans un grand fauteuil de bois et ouvrit son journal pour examiner la chronique locale de Châteaubriant.

Il lut d'abord avec calme les premiers alinéas, puis, tout à coup, il poussa un cri de surprise, et sa figure exprima le plus profond étonnement.

Il se pencha même pour relire la grande nouvelle qui l'avait tant frappé.

Puis, n'y tenant plus, l'excellent prêtre agita son journal et se dirigea vers la porte, en criant à pleine voix :

—Sophie ! Sophie !

Sophie, tenant à la main une poêle où frétillait encore le morceau d'anguille qu'elle s'était réservé pour son déjeuner, sortit de sa cuisine tout effarée :

—Allons bon, Monsieur le curé, qu'est-ce qu'il y a encore ?

—Courez vite chez les Beauregard, et dites au père et à la mère de venir ici sans tarder.

—Mais je n'ai pas déjeuné !

—Cela ne fait rien, courez vite.

—Mon Dieu ! mon Dieu ! c'est donc bien pressé !

—Oui, oui, ne perdez pas un instant.

Sophie ôta son tablier :

—Miséricorde, avec ces gens-là, on n'est jamais tranquille... il y a toujours quelque chose... En voilà un sacristain de malheur ! Si j'étais M. le curé, il y a longtemps que je l'aurais congédié... Mais j'en dirai un mot à Monseigneur, à sa prochaine tournée.

Tout en parlant ainsi, Sophie se dirigeait vers l'habitation des Beauregard, traversait la petite place, passait sa tête à travers la porte, et criant à tue-tête :

—Venez donc vite, le père et la mère Beauregard ; M. le curé veut vous parler toute de suite.

—Mon Dieu, s'écria Pierre en se dressant sur sa chaise, qu'est-ce qu'il y a ?

—Est-ce que je le sais, moi ? ce sont toujours des histoires de journal !

—Encore un malheur, peut-être ?

—Nous vous suivons, Sophie.

Le père et la mère Beauregard fermèrent leur boutique à double tour et se rendirent promptement au presbytère où les attendait M. le curé.

Celui-ci les reçut avec un air joyeux qui rassura les pauvres gens, et les fit entrer dans la salle à manger, dont il poussa la porte au grand mécontentement de Sophie qui, tout aussitôt, colla son oreille à la serrure pour ne pas perdre un mot de ce qu'allait dire son maître.

—Bien sûr, murmurait-elle, il y a quelque chose. il faudra que je m'en ouvre à Monseigneur.

M. le curé, pendant ce temps, faisait asseoir son sacristain et la mère Jeanne en face de lui.

—Mes bons amis, leur dit-il, je viens de voir dans le journal une grave nouvelle qui vous intéressera tous les deux.

—Ah ! c'est de Jean qu'il s'agit, s'écria en pleurant la pauvre vieille, qui pensait bien que M. le curé n'ignorait pas que rien au monde ne pouvait plus l'intéresser, hormis les intérêts de son fils.

—Oui, c'est de Jean qu'il s'agit, vous l'avez bien deviné.

—J'en étais sûre.

—A-t-on reconnu son innocence, demanda le cordonnier ?

—Hélas, non, mon pauvre ami.

—Il n'est pourtant pas coupable, je le jure.

—Je le crois comme vous... mais ce n'est pas de cela qu'il s'agit.

—De quoi donc ?

—Il s'est évadé :

—Évadé ! s'écrièrent à la fois le père et la mère Beauregard.

—Oui, mes amis, votre fils n'est plus à Rochefort, il s'est échappé du bagne et on le cherche partout maintenant.

—Ce n'est pas possible, M. le curé !

—Si, écoutez plutôt la note du journal :

*“ Une audacieuse évasion. — On nous signale de Rochefort une évasion aussi mystérieuse qu'audacieuse, et qui ne ressemble en rien à toutes celles dont il a été question jusqu'ici. Dans la nuit du 3 mars, deux forçats qui devaient le lendemain partir pour le Guyane sur le transport la Charente, Louis Rouget, du Maine, et Jean Beauregard, de Bretagne, ont scié leurs barreaux, franchi les murs de l'enceinte du bagne à l'aide d'une corde à nœuds, et pris la fuite sans qu'on ait pu encore retrouver leurs traces. Ils sont activement recherchés dans les environs, car on a dès à présent la certitude qu'ils n'ont pu aller loin, et qu'ils ne se sont pas enfuis par mer. On les retrouvera sans doute au premier jour, nous voulons l'espérer, car on dit que ces deux forçats sont des bandits de la plus dangereuse espèce. ”*

Nous tiendrons nos lecteurs au courant de ce curieux incident.

“ On soupçonne de complicité, un garçon de l'établissement nommé Potard, qu'on n'a pas revu depuis. ”

—Vous le voyez bien, s'écria M. le curé en fermant son journal : Jean s'est évadé.

—Grand Dieu, murmura la mère Jeanne, que va-t-il arriver ?

—Que lui fera-t-on, si on le reprend, demanda le père Beauregard, épouvanté d'avance à cette pensée ?

—Je n'en sais rien, mon ami.

—Si on lui coupait la tête ! si on le menait à l'échafaud, lui, un innocent !

—Allons donc, on ne guillotine pas les gens pour une évasion.

—C'est vrai !

—Et, en attendant, il est libre.

—Libre, mon Dieu ! soupira la pauvre Jeanne. Mon pauvre enfant !

—Je vous le disais bien que cette nouvelle vous intéresserait !

—Mais avec qui s'est-il donc enfui ?

—Avec Rouget, un braconnier de Durtal et de Précigné, dont j'ai bien souvent entendu parler.

—Qui est ce donc ?

—C'est un homme qui a longtemps fait courir les gendarmes et dont les aventures ont été bien extraordinaires... mais ce n'est pas un bandit féroce comme on le prétend dans le journal, et quant à votre fils...

—Oh ! notre fils, c'est un agneau !

Le curé se leva et prit son chapeau. Une autre idée le poursuivait.